



Olivier Lepiller

Sociologue spécialiste de l'alimentation et de la santé, est chercheur au Cirad à Montpellier.

Dans le cadre de l'UMR Moisa, il travaille sur les transformations de l'alimentation liées à l'urbanisation, sur l'alimentation durable et sur les transitions alimentaires, notamment sur l'évolution de la place des aliments animaux et végétaux dans les consommations.

Il a auparavant étudié les critiques de l'alimentation industrielle et leur rôle dans l'évolution de l'offre alimentaire, les diététiques alternatives, la chirurgie de l'obésité, la consommation de compléments alimentaire et la patrimonialisation de l'alimentation.

Lectures de la défiance

Avoir confiance, c'est avant tout s'en remettre à la bienveillance de l'autre, accepter de lui donner le crédit d'intentions que l'on pense bonnes. Force est de constater que la confiance dans les grandes institutions contemporaines (politiques, scientifiques, médiatiques, économiques...) n'est pas donnée a priori. On observe en effet de nombreux phénomènes de défiance. Les grandes institutions qui traçaient habituellement le devenir commun et définissaient les voies de son progrès sont largement questionnées, en mots comme en pratiques, dans un foisonnement de voies alternatives. La circulation accélérée des informations, des connaissances et des opinions, grandement facilitée par la connexion généralisée, rend cette défiance plus visible, l'exacerbe peut-être aussi.

Cette communication propose un tour d'horizon des interprétations de la défiance. Elle présente trois grandes lectures. La première s'intéresse aux écarts les plus flagrants à la rationalité (rumeurs, théories complotistes, déviances radicales...) et s'applique à les expliquer par des phénomènes qui échappent aux individus (biais, heuristiques, mécanismes cognitifs et psychosociaux non conscients...). La

principale question est ici : pourquoi n'a-t-on pas confiance ? Une seconde lecture appréhende la défiance en considérant son rôle dans la construction et la régulation de la vie collective. Elle voit la capacité à se défier, à douter, à critiquer, comme une compétence exercée par les individus, qui sont considérés comme des êtres capables de réfléchir et de demander des comptes. La défiance fonde le rapport à des pouvoirs et des autorités exercés sur soi, ou motive la recherche de voies alternatives, dont certaines peuvent s'avérer à terme transformatrices du système dominant. On se demande ici : comment, et pourquoi, se défie-t-on ? Une troisième lecture prend précisément pour objet ce pouvoir transformateur de la défiance. Elle rend compte de la manière dont les grands acteurs institutionnels, économiques en particulier, prêtent l'oreille aux phénomènes de défiance, leur répondent, y puisent des indications pour innover, s'adapter et générer de la valeur. L'interrogation centrale est ici : comment la défiance est-elle utilisée comme une ressource pour servir des intérêts ? Je tâcherai de montrer les apports et les limites de ces trois approches, qui chacune répondent à une partie – une partie seulement – du problème posé par les phénomènes de défiance.